

que estaminet voisin du collège royal (lycée). C'est ce que les jeunes gens appellent énergiquement aller à la faire aux pions. Là il trouve partout des dévotions, des prières, des pauvres diables qui attendent d'être embrassés. Il fait prière avec le moins exigeant, l'émène, et voilà celui-ci investi sans autre façon et sans qu'il s'en doute de la fonction la plus importante peut-être qui soit dans l'enseignement. C'est le maître d'étude, en effet, qui doit être le principal organe d'éducation, l'âme de l'université, comme le sous-officier est l'âme de l'armée. Le professeur n'a, à proprement parler, que des auditeurs; au maître d'étude appartient de faire des élèves. Le professeur dogmatise; le maître d'étude converse avec les jeunes gens, prend son repas au milieu d'eux, ne le quitte ni la nuit ni le jour. Le professeur représente la science; le maître d'étude est ou plutôt doit être le représentant de la société, de l'autorité, qu'il s'agit partout de rendre fortes sans les faire haïr.

M. Bastide reconnaît ensuite que l'éducation entreprise à forfait et en vue de gagner de l'argent, confiée à des maîtres pris au hasard, prépare un état de choses fort alarmant. « Servilité, dit-il fort bien, hypocrisie, haine sourde contre l'autorité, esprit de critique et de révolte, tels sont les germes presque également funestes qui en tout régime dépeussent dans le cœur de la jeunesse. »

Un vice de notre éducation, c'est surtout l'absence actuelle de tout lien possible aux sciences, sans se préoccuper assez des lettres, qui cependant ont fait de notre pays le foyer de la civilisation. Nos pères du XVIII^e siècle, on le sait, tout en cultivant les sciences physiques et naturelles (leurs travaux en ce sens ont préparés les découvertes contemporaines), donnaient une part prépondérante à l'élément littéraire dans l'éducation. Les aspirations de l'époque, qui chaque jour deviennent plus impérieuses, nous font un devoir de donner à l'éducation des lettres une part particulière. L'instruction et l'éducation se supposent réciproquement; en d'autres termes, l'instruction et l'éducation vont ensemble et se complètent. Toutes les deux ont pour but la culture des facultés de l'homme. Elles diffèrent seulement en ceci, que l'instruction s'adresse exclusivement à l'intelligence; elle fait connaître, elle est passive si l'on aime mieux, tandis que l'éducation est active, c'est-à-dire s'adresse à la volonté, dont elle dirige l'exercice, et se propose de faire contracter à l'homme des habitudes qui le rendront heureux par lui-même et lui feront mériter l'estime d'autrui.

Mais encore une fois les deux choses vont de pair, quoiqu'on les conçoive différentes. Il est difficile d'être ignorant et d'avoir reçu une bonne éducation; mais, au contraire, il devient un instinct; la conscience n'a point de part aux actes de la volonté, qui par là même ne sont plus des actes moraux. D'un autre côté, l'instruction se conçoit difficilement sans éducation; ceux qui la possèdent seule, n'ayant dans leur volonté aucun frein qui les guide, seraient naturellement portés à faire de leur instruction un usage mauvais et comme un instrument dont ils se serviraient pour satisfaire leurs appétits individuels au détriment d'autrui. Il y a donc, à cet égard, une différence entre la discipline (l'instruction) et l'éducation, que celle-ci est purement négative et que celle-ci est positive; celle-ci a pour objet d'empêcher l'homme de retomber à l'état de sauvage, celle-ci est le développement de sa nature.

Ceux de nos lecteurs qui, comprenant l'importance de l'éducation pour le bonheur de l'homme et pour le progrès social, seraient désireux de voir le même sujet traité au point de vue de l'art de diriger ou de faire échouer les vocations chez les enfants, pourront lire au mot VOCATION un plan général d'éducation, où, parmi des conceptions trop idéales peut-être, ils trouveront encore des aperçus nouveaux très-dignes d'attention.

— Physiologie. Vers la fin de l'année 1857, parut une brochure qui fit une certaine sensation; elle était intitulée *Éducation antérieure. Influences maternelles, pendant la gestation, sur les prédispositions morales et intellectuelles des enfants*; l'auteur était M. de Frarière, qui avait entrepris la tâche ardue de résoudre ces questions qu'il s'était posées : « La mère exerce-t-elle réellement une influence quelconque sur l'enfant qu'elle porte dans son sein? — Quelle est la nature de cette influence et comment s'exerce-t-elle? — Les impressions diverses qu'elle reçoit pendant sa grossesse peuvent-elles laisser des traces visibles, indélébiles, au moral comme au physique, sur le petit être en voie de formation? »

Nous nous rappelons qu'à cette époque ce travail produisit sur nous, à la lecture, une impression très-favorable. Depuis lors, nous avons voulu nous occuper sérieusement de ce sujet, et nous nous sommes trouvés en présence d'une nouvelle édition, revue (malheureusement et augmentée (hélas !)). Nous ne reconnaissons plus l'ouvrage. Avait-il été badigeonné d'une peinture orthodoxe qui des laborieux nous avait fait trépasser, ou bien avions-nous fait depuis ce temps un grand pas dans la voie du sens commun, de la science, de la logique, de la raison? Nous penchons vers la première hy-

pothèse. D'ailleurs, la brochure s'était transformée en volume, et nous n'y retrouvâmes plus que délayage, amplifications, superfluités, divagations, digressions interminables. Cependant, au fond de la question, débarassée d'ambages, il peut se faire que certaines données aient une valeur dont l'étude ne soit pas à dédaigner.

Comme tous les bâtisseurs de systèmes, l'auteur a pris pour absolu ce qui n'est que relatif. Pour les besoins de sa cause, il a précautionnellement laissé de côté, comme trop embarrassantes, une foule d'objections et d'influences. Tous les points d'interrogation que des écrivains de génie des deux derniers siècles avaient posés, il les a transformés et résolus par des points d'admiration en faveur de son système. Arrière les influences telluriques, arrière les influences climatiques, atmosphériques et géographiques, arrière les questions de latitude et d'altitude, arrière les conditions de nourriture animale ou végétale, les boissons, l'hygiène, arrière le croisement, le métissage, etc., etc. L'éducation antérieure est un dogme et M. de Frarière est son prophète. Naturellement les exemples qu'il cite à l'appui de son système ont été choisis ad hoc; mais la plupart, étant pris parmi les exceptions ou le genre humain, ne concluent pas suffisamment; et plus d'un argument qu'il emploie peut être facilement tourné contre lui. La question est naturellement complexe, et ce n'est pas la résoudre que de la débarrasser de ses tenants et aboutissants, et d'élaguer tout ce qui gêne.

Nous ne nions point que la mère puisse communiquer à son fruit des impressions physiques, morales et intellectuelles, mais nous généraliser et à proclamer l'absolu, il y a loin. Eugène Sue écrivait : « Quelques hommes, aussi singulièrement que merveilleusement doués par la nature naissent géomètres, astronomes, peintres, musiciens, etc., etc. Parfois, certains hommes extraordinaires, et qui peut-être ne sont que des exceptions, ne soit pas devenus l'animal le plus féroce qui soit sur terre. »

Quant aux influences maternelles dans l'espèce humaine, les exemples cités par M. de Frarière ressortent tous de la catégorie des enfants prodiges, c'est-à-dire de exceptions, et d'histoires souvent apocryphes. C'est : Mozart enfant, Saint-Saëns jouant du piano à trois ans, Ricci, le fils de l'auteur de *Crispino la comare*, la petite-fille de la Borghèse-Mamo, Blaise Pascal, etc., etc. — Comme tous les auteurs de ce genre, M. de Frarière ne nous dit rien de la théorie de l'éducation antérieure n'a été faite que sur des exceptions; elle explique un fait par hasard et en laisse mille dans l'obscurité. Les objections qu'on pourrait lui susciter ne sauraient se nombrer. La théorie n'est encore qu'à l'état d'ébauche, elle a été entrevue, voilà tout, et nul ne peut dire si elle est appelée à se développer plus tard ou à s'éteindre dans l'ombre.

— Bibliographie. Consultez les auteurs suivants : Platon, Cicéron, Quintilien, Plutarque (*passim*); Locke, *De l'éducation des enfants*; Mme de Maintenon, *Lettres et entretiens sur l'éducation des enfants*; Fénelon, *Éducation des filles*; Rollin, *Cours d'études* (I. les premiers chapitres); J.-J. Rousseau, *l'Émile*; Daguesseau, *Ouvrages complètes*; M. Campan, *De l'éducation*; Mme de Genlis, *Lettres sur l'éducation*; Mme Guizot, *Lettres sur l'éducation*; Flassan, *Dictionnaire historique de l'éducation* (Paris, 1784, 2 vol. in-8°); Mme Necker de Saussure, *L'éducation progressive*; Pestalozzi, *Ouvrages complètes*; De Feltenberg, *Ouvrages complètes*; de Niemeier, *Ouvrages complètes*; le Girard, *L'enseignement des langues maternelles*; Mer Dupanloup, *De l'éducation* (1850 et 1852); Barrau, *De la morale de la famille dans l'éducation*, ou *Théorie de l'éducation publique et privée* (1852, 1 vol. in-8°); Prévost-Paradol, *De la morale de la famille dans l'éducation* (1857, in-8°); J. Janin, *La Famille*; Schwartz, *Histoire générale de l'éducation*, en allemand (Heidelberg, 1829, 2 vol. in-8°); Thery, *Histoire de l'éducation en France* (1858, 2 vol. in-8°). V. encore notre article PÉDAGOGIE.

— Allus. mythol. *Éducation d'Achille*. Allusion à l'éducation forte et vigoureuse que le héros grec subit pendant son enfance, raconte que, pour l'aguerir et pour l'habituer à la fatigue, à la faim, à la soif, il l'entraînait continuellement à la chasse et le conduisait à travers les précipices au-devant des lions et des ours, dont il lui donnait à boire le sang et à sucer la moelle. Après avoir ainsi fortifié son corps par ces rudes exercices et développé en lui des sentiments intrépides par l'aspect journalier du danger, il s'appliquait à enrichir son esprit de connaissances utiles ou agréables, et lui enseignait l'astronomie, la botanique, la médecine, la musique, etc. Toutefois, ces circonstances fabuleuses ont été révoquées en doute par quelques mythographes, qui en ont trouvé l'origine et l'embellissement poétique dans le nom même d'Achille, dont la traduction pourrait être : *Qui n'a pas été*. Histoire de Lancelotti semble même partager cette dernière opinion, quand il fait dire à son héros, dans *Achille à Scyros* :

Quand du sein maternel porté dans ce séjour
On me premiers regards se sont ouverts au jour,
Ce vieillard vertueux qui m'a servi de père
M'a baigné m'accablant, ou dit qu'un soir sévère
M'a vu couché sur un lit de mort, et me dit :
Doux tribut que tu me sème tant à payer,
Et tous ces aliments, vulgaires nourriture
Qu'offre aux faibles humains l'indolente nature.
Aux cris de mes besoins sans cesse rennaissans
Mais des larmes de sang, mes larmes de sang, mes larmes de sang,
Sugalaient le sang, pressaient les chairs encore vivantes.

Quelle que soit la plus ou moins grande authenticité de ces détails, et qu'on ne saurait nier qu'elle est fort contestable, ces mots : *éducation d'Achille, la moelle du lion*, n'en ca-

garder les petits dans un état d'activité continuel pendant tout le temps de sa gestation. Ne la fatiguer pas trop, la ménager même, mais avoir soin de la promener chaque jour dans les terres giboyeuses, de lui faire suivre la piste, d'exciter et maintenir son ardeur; et sa portée, en partie du moins, manifestera une rare intelligence dans la poursuite du gibier.

« Les Arabes croient fermement à l'influence de la cavale sur le poulain. Ils prennent grand soin de la maintenir dans de bonnes dispositions pendant toute la durée de la gestation et sont persuadés que la race seule ne suffit pas pour avoir un poulain doté des qualités qu'ils recherchent par-dessus tout. Les chats sont tous voleurs, plus ou moins; les petits d'une mère très-encline au vol seront incorrigibles, tandis qu'on pourra former l'instinct peu fidèle, ou plutôt discret. Le meilleur moyen d'obtenir des chiens et des chats d'un caractère doux consiste à éviter d'irriter la mère pendant la gestation; il faut la tenir en bonne humeur, tout en excitant son intelligence; et, de cette façon, on prépare d'avance les petits à pratiquer ces tours gracieux, ces gentillesse qui rendent ces animaux si amusants. »

C'est fort bien dit, mais d'après cela il est permis de se demander comment, vu les cruels traitements que l'homme inflige journellement à ses animaux, et ce n'est pas la résoudre que de la débarrasser de ses tenants et aboutissants, et d'élaguer tout ce qui gêne.

« Si l'on ne savait que le P. Ventura est le premier théologien de ce temps-ci, qu'il s'est assimilé avec une puissance incomparable les trésors de science, de sagesse, d'instinct divine renfermés dans les Pères de l'Église et dans saint Thomas, on s'étonnerait en présence de cette argumentation lumineuse, de ce récit plein de majesté et d'ampleur, de cette érudition nourrie de la moelle des lions du désert, de saint Augustin, de saint Jérôme, et de ses grâces, et de son imagination italienne recouverte de ses richesses et de ses maximes. »

— A. DE FONTMÉRÉ. *Éducation des enfants* (SUR L.), traité moral de Plutarque, dans lequel les philosophes de l'antiquité, persuadés de l'extrême influence de l'éducation des enfants sur l'avenir, Plutarque n'a point dédaigné d'entrer à ce sujet dans les détails les plus minutieux. Prenant l'enfant au berceau, il explique avec des motifs qui doivent les déterminer dans le choix des nourrices et des esclaves qui guideront les premiers pas de l'enfant. Puis vient l'âge où l'instruction doit se joindre à l'éducation, que de soins il faut prendre pour assurer d'un précepteur convenable, que de précautions pour l'aider dans son œuvre! que les parents évitent la moindre apparence du vice, car le meilleur enseignement pour la jeunesse, c'est de lui prêcher d'exemple. Les parents se gardent bien d'abandonner exclusivement un précepteur à la direction de l'éducation de leurs enfants, et de leur dire qu'il ne s'applique plus à faire des savants que de bons citoyens. Plutarque insiste sur l'importance qu'il y a à leur faire comprendre la manière de lire les poètes, afin de leur rendre familiers leurs leçons et de leur montrer que la poésie, tout en charmant l'imagination, cache le plus souvent sous ses fleurs les maximes les plus sublimes de la morale et de la philosophie.

Aux conseils adressés aux parents Plutarque fait succéder des avis à l'usage des jeunes gens. Il leur recommande d'écouter attentivement les leçons de leurs maîtres, d'ajouter que ce n'est pas une raison, parce qu'on a endossé la robe virile, pour se croire tout à fait indépendant, car la véritable liberté consiste dans l'accomplissement de son devoir. C'est à cet âge que se nouent les amitiés. « Prenez bien garde, jeunes gens, dit-il, de confondre les flatteurs avec les amis; vous reconnaîtrez le véritable ami à la franchise avec laquelle il vous reprochera vos défauts et tentera de vous en corriger. Soyez donc circonspect dans vos amitiés, n'en cherchez qu'un petit nombre, car leur multiplicité est une cause d'embarras et d'ennuis. Ne dénigrez pas vos ennemis; au contraire, faites-les cas pour en tirer parti, car, étant intéressés à surprendre les défauts de leurs ennemis, ils ont des côtés vulnérables. »

Plutarque termine son traité par un dernier conseil, qui est d'une portée moins générale, mais d'un intérêt plus particulier. S'adressant aux jeunes gens qui ont de la fortune, il leur fait remarquer qu'un homme est utile lorsqu'on en use avec sagesse, aidant elle est dangereuse pour ceux qui ne savent pas s'en servir pour le bien.

Le *Traité sur l'éducation des enfants*, ouvrage de Plutarque, est un des livres les plus intéressants que l'on vient de le voir, le jeune homme à son début dans le monde, et les réflexions morales qu'il renferme, conviennent à tous les âges. Le style en est simple, clair, un peu dur, et parfois plus près des langues barbares que de l'élegance attique qui fait le charme des grands écrivains grecs.

— *Éducation* (TRAITÉ D'), ouvrage latin de cardinal Sadolet, évêque de Carpentras, composé pour le veuve du pape, Paul Sadolet. Cet excellent livre a été traduit pour la première fois, en 1855, par M. Charpenney, qui a placé en tête de son travail une préface intéressante. Dans sa guerre rétrospective con-

tracter pas moins aujourd'hui, dans toutes les littératures, ces fortes et mâles éducations qui développent les grands talents et trempent les caractères. En voici quelques applications :

« Dans ses captivités, Mirabeau lisait Tacite. Il le devorait, il s'en nourrissait; et quand il arriva à la tribune, en 1789, il avait encore la bouche pleine de cette moelle de lion. On s'en aperçut aux premières paroles qu'il prononça. »

V. HUGO. « Un vieux ministre des antels, affranchi des liens ténébreux du fanatisme et reconcilié avec les institutions nouvelles de la France, fut mon Chiron et mon Mentor. Il me nourrit de la forte moelle des lions de Rome et d'Athènes; ses lèvres distillaient à mes oreilles le miel embaumé de la sagesse. Honneur à toi, docte et respectable vieillard, qui m'as donné les premières leçons de la science et les premiers exemples de la vertu ! »

— E. AUBOUR. « Répoussez donc, ô moi ami, les travaux frivoles, les faciles études, aliments des esprits débilés : abordez vaillamment la science du monde réel; nourrissez-vous, comme Achille, de la moelle des lions et des ours. »

J. SANDAUB. « Si l'on ne savait que le P. Ventura est le premier théologien de ce temps-ci, qu'il s'est assimilé avec une puissance incomparable les trésors de science, de sagesse, d'instinct divine renfermés dans les Pères de l'Église et dans saint Thomas, on s'étonnerait en présence de cette argumentation lumineuse, de ce récit plein de majesté et d'ampleur, de cette érudition nourrie de la moelle des lions du désert, de saint Augustin, de saint Jérôme, et de ses grâces, et de son imagination italienne recouverte de ses richesses et de ses maximes. »

— A. DE FONTMÉRÉ. *Éducation des enfants* (SUR L.), traité moral de Plutarque, dans lequel les philosophes de l'antiquité, persuadés de l'extrême influence de l'éducation des enfants sur l'avenir, Plutarque n'a point dédaigné d'entrer à ce sujet dans les détails les plus minutieux. Prenant l'enfant au berceau, il explique avec des motifs qui doivent les déterminer dans le choix des nourrices et des esclaves qui guideront les premiers pas de l'enfant. Puis vient l'âge où l'instruction doit se joindre à l'éducation, que de soins il faut prendre pour assurer d'un précepteur convenable, que de précautions pour l'aider dans son œuvre! que les parents évitent la moindre apparence du vice, car le meilleur enseignement pour la jeunesse, c'est de lui prêcher d'exemple. Les parents se gardent bien d'abandonner exclusivement un précepteur à la direction de l'éducation de leurs enfants, et de leur dire qu'il ne s'applique plus à faire des savants que de bons citoyens. Plutarque insiste sur l'importance qu'il y a à leur faire comprendre la manière de lire les poètes, afin de leur rendre familiers leurs leçons et de leur montrer que la poésie, tout en charmant l'imagination, cache le plus souvent sous ses fleurs les maximes les plus sublimes de la morale et de la philosophie.

Aux conseils adressés aux parents Plutarque fait succéder des avis à l'usage des jeunes gens. Il leur recommande d'écouter attentivement les leçons de leurs maîtres, d'ajouter que ce n'est pas une raison, parce qu'on a endossé la robe virile, pour se croire tout à fait indépendant, car la véritable liberté consiste dans l'accomplissement de son devoir. C'est à cet âge que se nouent les amitiés. « Prenez bien garde, jeunes gens, dit-il, de confondre les flatteurs avec les amis; vous reconnaîtrez le véritable ami à la franchise avec laquelle il vous reprochera vos défauts et tentera de vous en corriger. Soyez donc circonspect dans vos amitiés, n'en cherchez qu'un petit nombre, car leur multiplicité est une cause d'embarras et d'ennuis. Ne dénigrez pas vos ennemis; au contraire, faites-les cas pour en tirer parti, car, étant intéressés à surprendre les défauts de leurs ennemis, ils ont des côtés vulnérables. »

Plutarque termine son traité par un dernier conseil, qui est d'une portée moins générale, mais d'un intérêt plus particulier. S'adressant aux jeunes gens qui ont de la fortune, il leur fait remarquer qu'un homme est utile lorsqu'on en use avec sagesse, aidant elle est dangereuse pour ceux qui ne savent pas s'en servir pour le bien.

Le *Traité sur l'éducation des enfants*, ouvrage de Plutarque, est un des livres les plus intéressants que l'on vient de le voir, le jeune homme à son début dans le monde, et les réflexions morales qu'il renferme, conviennent à tous les âges. Le style en est simple, clair, un peu dur, et parfois plus près des langues barbares que de l'élegance attique qui fait le charme des grands écrivains grecs.

— *Éducation* (TRAITÉ D'), ouvrage latin de cardinal Sadolet, évêque de Carpentras, composé pour le veuve du pape, Paul Sadolet. Cet excellent livre a été traduit pour la première fois, en 1855, par M. Charpenney, qui a placé en tête de son travail une préface intéressante. Dans sa guerre rétrospective con-

tracter pas moins aujourd'hui, dans toutes les littératures, ces fortes et mâles éducations qui développent les grands talents et trempent les caractères. En voici quelques applications :

« Dans ses captivités, Mirabeau lisait Tacite. Il le devorait, il s'en nourrissait; et quand il arriva à la tribune, en 1789, il avait encore la bouche pleine de cette moelle de lion. On s'en aperçut aux premières paroles qu'il prononça. »

V. HUGO. « Un vieux ministre des antels, affranchi des liens ténébreux du fanatisme et reconcilié avec les institutions nouvelles de la France, fut mon Chiron et mon Mentor. Il me nourrit de la forte moelle des lions de Rome et d'Athènes; ses lèvres distillaient à mes oreilles le miel embaumé de la sagesse. Honneur à toi, docte et respectable vieillard, qui m'as donné les premières leçons de la science et les premiers exemples de la vertu ! »

— E. AUBOUR. « Répoussez donc, ô moi ami, les travaux frivoles, les faciles études, aliments des esprits débilés : abordez vaillamment la science du monde réel; nourrissez-vous, comme Achille, de la moelle des lions et des ours. »

J. SANDAUB. « Si l'on ne savait que le P. Ventura est le premier théologien de ce temps-ci, qu'il s'est assimilé avec une puissance incomparable les trésors de science, de sagesse, d'instinct divine renfermés dans les Pères de l'Église et dans saint Thomas, on s'étonnerait en présence de cette argumentation lumineuse, de ce récit plein de majesté et d'ampleur, de cette érudition nourrie de la moelle des lions du désert, de saint Augustin, de saint Jérôme, et de ses grâces, et de son imagination italienne recouverte de ses richesses et de ses maximes. »

— A. DE FONTMÉRÉ. *Éducation des enfants* (SUR L.), traité moral de Plutarque, dans lequel les philosophes de l'antiquité, persuadés de l'extrême influence de l'éducation des enfants sur l'avenir, Plutarque n'a point dédaigné d'entrer à ce sujet dans les détails les plus minutieux. Prenant l'enfant au berceau, il explique avec des motifs qui doivent les déterminer dans le choix des nourrices et des esclaves qui guideront les premiers pas de l'enfant. Puis vient l'âge où l'instruction doit se joindre à l'éducation, que de soins il faut prendre pour assurer d'un précepteur convenable, que de précautions pour l'aider dans son œuvre! que les parents évitent la moindre apparence du vice, car le meilleur enseignement pour la jeunesse, c'est de lui prêcher d'exemple. Les parents se gardent bien d'abandonner exclusivement un précepteur à la direction de l'éducation de leurs enfants, et de leur dire qu'il ne s'applique plus à faire des savants que de bons citoyens. Plutarque insiste sur l'importance qu'il y a à leur faire comprendre la manière de lire les poètes, afin de leur rendre familiers leurs leçons et de leur montrer que la poésie, tout en charmant l'imagination, cache le plus souvent sous ses fleurs les maximes les plus sublimes de la morale et de la philosophie.

Aux conseils adressés aux parents Plutarque fait succéder des avis à l'usage des jeunes gens. Il leur recommande d'écouter attentivement les leçons de leurs maîtres, d'ajouter que ce n'est pas une raison, parce qu'on a endossé la robe virile, pour se croire tout à fait indépendant, car la véritable liberté consiste dans l'accomplissement de son devoir. C'est à cet âge que se nouent les amitiés. « Prenez bien garde, jeunes gens, dit-il, de confondre les flatteurs avec les amis; vous reconnaîtrez le véritable ami à la franchise avec laquelle il vous reprochera vos défauts et tentera de vous en corriger. Soyez donc circonspect dans vos amitiés, n'en cherchez qu'un petit nombre, car leur multiplicité est une cause d'embarras et d'ennuis. Ne dénigrez pas vos ennemis; au contraire, faites-les cas pour en tirer parti, car, étant intéressés à surprendre les défauts de leurs ennemis, ils ont des côtés vulnérables. »

Plutarque termine son traité par un dernier conseil, qui est d'une portée moins générale, mais d'un intérêt plus particulier. S'adressant aux jeunes gens qui ont de la fortune, il leur fait remarquer qu'un homme est utile lorsqu'on en use avec sagesse, aidant elle est dangereuse pour ceux qui ne savent pas s'en servir pour le bien.

Le *Traité sur l'éducation des enfants*, ouvrage de Plutarque, est un des livres les plus intéressants que l'on vient de le voir, le jeune homme à son début dans le monde, et les réflexions morales qu'il renferme, conviennent à tous les âges. Le style en est simple, clair, un peu dur, et parfois plus près des langues barbares que de l'élegance attique qui fait le charme des grands écrivains grecs.

— *Éducation* (TRAITÉ D'), ouvrage latin de cardinal Sadolet, évêque de Carpentras, composé pour le veuve du pape, Paul Sadolet. Cet excellent livre a été traduit pour la première fois, en 1855, par M. Charpenney, qui a placé en tête de son travail une préface intéressante. Dans sa guerre rétrospective con-

tracter pas moins aujourd'hui, dans toutes les littératures, ces fortes et mâles éducations qui développent les grands talents et trempent les caractères. En voici quelques applications :

« Dans ses captivités, Mirabeau lisait Tacite. Il le devorait, il s'en nourrissait; et quand il arriva à la tribune, en 1789, il avait encore la bouche pleine de cette moelle de lion. On s'en aperçut aux premières paroles qu'il prononça. »

V. HUGO. « Un vieux ministre des antels, affranchi des liens ténébreux du fanatisme et reconcilié avec les institutions nouvelles de la France, fut mon Chiron et mon Mentor. Il me nourrit de la forte moelle des lions de Rome et d'Athènes; ses lèvres distillaient à mes oreilles le miel embaumé de la sagesse. Honneur à toi, docte et respectable vieillard, qui m'as donné les premières leçons de la science et les premiers exemples de la vertu ! »

— E. AUBOUR. « Répoussez donc, ô moi ami, les travaux frivoles, les faciles études, aliments des esprits débilés : abordez vaillamment la science du monde réel; nourrissez-vous, comme Achille, de la moelle des lions et des ours. »

J. SANDAUB. « Si l'on ne savait que le P. Ventura est le premier théologien de ce temps-ci, qu'il s'est assimilé avec une puissance incomparable les trésors de science, de sagesse, d'instinct divine renfermés dans les Pères de l'Église et dans saint Thomas, on s'étonnerait en présence de cette argumentation lumineuse, de ce récit plein de majesté et d'ampleur, de cette érudition nourrie de la moelle des lions du désert, de saint Augustin, de saint Jérôme, et de ses grâces, et de son imagination italienne recouverte de ses richesses et de ses maximes. »

— A. DE FONTMÉRÉ. *Éducation des enfants* (SUR L.), traité moral de Plutarque, dans lequel les philosophes de l'antiquité, persuadés de l'extrême influence de l'éducation des enfants sur l'avenir, Plutarque n'a point dédaigné d'entrer à ce sujet dans les détails les plus minutieux. Prenant l'enfant au berceau, il explique avec des motifs qui doivent les déterminer dans le choix des nourrices et des esclaves qui guideront les premiers pas de l'enfant. Puis vient l'âge où l'instruction doit se joindre à l'éducation, que de soins il faut prendre pour assurer d'un précepteur convenable, que de précautions pour l'aider dans son œuvre! que les parents évitent la moindre apparence du vice, car le meilleur enseignement pour la jeunesse, c'est de lui prêcher d'exemple. Les parents se gardent bien d'abandonner exclusivement un précepteur à la direction de l'éducation de leurs enfants, et de leur dire qu'il ne s'applique plus à faire des savants que de bons citoyens. Plutarque insiste sur l'importance qu'il y a à leur faire comprendre la manière de lire les poètes, afin de leur rendre familiers leurs leçons et de leur montrer que la poésie, tout en charmant l'imagination, cache le plus souvent sous ses fleurs les maximes les plus sublimes de la morale et de la philosophie.

Aux conseils adressés aux parents Plutarque fait succéder des avis à l'usage des jeunes gens. Il leur recommande d'écouter attentivement les leçons de leurs maîtres, d'ajouter que ce n'est pas une raison, parce qu'on a endossé la robe virile, pour se croire tout à fait indépendant, car la véritable liberté consiste dans l'accomplissement de son devoir. C'est à cet âge que se nouent les amitiés. « Prenez bien garde, jeunes gens, dit-il, de confondre les flatteurs avec les amis; vous reconnaîtrez le véritable ami à la franchise avec laquelle il vous reprochera vos défauts et tentera de vous en corriger. Soyez donc circonspect dans vos amitiés, n'en cherchez qu'un petit nombre, car leur multiplicité est une cause d'embarras et d'ennuis. Ne dénigrez pas vos ennemis; au contraire, faites-les cas pour en tirer parti, car, étant intéressés à surprendre les défauts de leurs ennemis, ils ont des côtés vulnérables. »

Plutarque termine son traité par un dernier conseil, qui est d'une portée moins générale, mais d'un intérêt plus particulier. S'adressant aux jeunes gens qui ont de la fortune, il leur fait remarquer qu'un homme est utile lorsqu'on en use avec sagesse, aidant elle est dangereuse pour ceux qui ne savent pas s'en servir pour le bien.

Le *Traité sur l'éducation des enfants*, ouvrage de Plutarque, est un des livres les plus intéressants que l'on vient de le voir, le jeune homme à son début dans le monde, et les réflexions morales qu'il renferme, conviennent à tous les âges. Le style en est simple, clair, un peu dur, et parfois plus près des langues barbares que de l'élegance attique qui fait le charme des grands écrivains grecs.

— *Éducation* (TRAITÉ D'), ouvrage latin de cardinal Sadolet, évêque de Carpentras, composé pour le veuve du pape, Paul Sadolet. Cet excellent livre a été traduit pour la première fois, en 1855, par M. Charpenney, qui a placé en tête de son travail une préface intéressante. Dans sa guerre rétrospective con-

tracter pas moins aujourd'hui, dans toutes les littératures, ces fortes et mâles éducations qui développent les grands talents et trempent les caractères. En voici quelques applications :

« Dans ses captivités, Mirabeau lisait Tacite. Il le devorait, il s'en nourrissait; et quand il arriva à la tribune, en 1789, il avait encore la bouche pleine de cette moelle de lion. On s'en aperçut aux premières paroles qu'il prononça. »

V. HUGO. « Un vieux ministre des antels, affranchi des liens ténébreux du fanatisme et reconcilié avec les institutions nouvelles de la France, fut mon Chiron et mon Mentor. Il me nourrit de la forte moelle des lions de Rome et d'Athènes; ses lèvres distillaient à mes oreilles le miel embaumé de la sagesse. Honneur à toi, docte et respectable vieillard, qui m'as donné les premières leçons de la science et les premiers exemples de la vertu ! »

— E. AUBOUR. « Répoussez donc, ô moi ami, les travaux frivoles, les faciles études, aliments des esprits débilés : abordez vaillamment la science du monde réel; nourrissez-vous, comme Achille, de la moelle des lions et des ours. »

J. SANDAUB. « Si l'on ne savait que le P. Ventura est le premier théologien de ce temps-ci, qu'il s'est assimilé avec une puissance incomparable les trésors de science, de sagesse, d'instinct divine renfermés dans les Pères de l'Église et dans saint Thomas, on s'étonnerait en présence de cette argumentation lumineuse, de ce récit plein de majesté et d'ampleur, de cette érudition nourrie de la moelle des lions du désert, de saint Augustin, de saint Jérôme, et de ses grâces, et de son imagination italienne recouverte de ses richesses et de ses maximes. »

— A. DE FONTMÉRÉ. *Éducation des enfants* (SUR L.), traité moral de Plutarque, dans lequel les philosophes de l'antiquité, persuadés de l'extrême influence de l'éducation des enfants sur l'avenir, Plutarque n'a point dédaigné d'entrer à ce sujet dans les détails les plus minutieux. Prenant l'enfant au berceau, il explique avec des motifs qui doivent les déterminer dans le choix des nourrices et des esclaves qui guideront les premiers pas de l'enfant. Puis vient l'âge où l'instruction doit se joindre à l'éducation, que de soins il faut prendre pour assurer d'un précepteur convenable, que de précautions pour l'aider dans son œuvre! que les parents évitent la moindre apparence du vice, car le meilleur enseignement pour la jeunesse, c'est de lui prêcher d'exemple. Les parents se gardent bien d'abandonner exclusivement un précepteur à la direction de l'éducation de leurs enfants, et de leur dire qu'il ne s'applique plus à faire des savants que de bons citoyens. Plutarque insiste sur l'importance qu'il y a à leur faire comprendre la manière de lire les poètes, afin de leur rendre familiers leurs leçons et de leur montrer que la poésie, tout en charmant l'imagination, cache le plus souvent sous ses fleurs les maximes les plus sublimes de la morale et de la philosophie.

Aux conseils adressés aux parents Plutarque fait succéder des avis à l'usage des jeunes gens. Il leur recommande d'écouter attentivement les leçons de leurs maîtres, d'ajouter que ce n'est pas une raison, parce qu'on a endossé la robe virile, pour se croire tout à fait indépendant, car la véritable liberté consiste dans l'accomplissement de son devoir. C'est à cet âge que se nouent les amitiés. « Prenez bien garde, jeunes gens, dit-il, de confondre les flatteurs avec les amis; vous reconnaîtrez le véritable ami à la franchise avec laquelle il vous reprochera vos défauts et tentera de vous en corriger. Soyez donc circonspect dans vos amitiés, n'en cherchez qu'un petit nombre, car leur multiplicité est une cause d'embarras et d'ennuis. Ne dénigrez pas vos ennemis; au contraire, faites-les cas pour en tirer parti, car, étant intéressés à surprendre les défauts de leurs ennemis, ils ont des côtés vulnérables. »

Plutarque termine son traité par un dernier conseil, qui est d'une portée moins générale, mais d'un intérêt plus particulier. S'adressant aux jeunes gens qui ont de la fortune, il leur fait remarquer qu'un homme est utile lorsqu'on en use avec sagesse, aidant elle est dangereuse pour ceux qui ne savent pas s'en servir pour le bien.

Le *Traité sur l'éducation des enfants*, ouvrage de Plutarque, est un des livres les plus intéressants que l'on vient de le voir, le jeune homme à son début dans le monde, et les réflexions morales qu'il renferme, conviennent à tous les âges. Le style en est simple, clair, un peu dur, et parfois plus près des langues barbares que de l'élegance attique qui fait le charme des grands écrivains grecs.

— *Éducation* (TRAITÉ D'), ouvrage latin de cardinal Sadolet, évêque de Carpentras, composé pour le veuve du pape, Paul Sadolet. Cet excellent livre a été traduit pour la première fois, en 1855, par M. Charpenney, qui a placé en tête de son travail une préface intéressante. Dans sa guerre rétrospective con-

tracter pas moins aujourd'hui, dans toutes les littératures, ces fortes et mâles éducations qui développent les grands talents et trempent les caractères. En voici quelques applications :

« Dans ses captivités, Mirabeau lisait Tacite. Il le devorait, il s'en nourrissait; et quand il arriva à la tribune, en 1789, il avait encore la bouche pleine de cette moelle de lion. On s'en aperçut aux premières paroles qu'il prononça. »

V. HUGO. « Un vieux ministre des antels, affranchi des liens ténébreux du fanatisme et reconcilié avec les institutions nouvelles de la France, fut